

NAJLA JRAISSATY KHOURY

Contes populaires
du Liban

Perles en branches

traduit de l'arabe par Georgia Makblouf

Sindbad / ACTES SUD

Pour Summer et Yamen.

INTRODUCTION

DES CONTES RACONTÉS PAR DES FEMMES ENTRE ELLES

Quand j'étais enfant, ma grand-mère me racontait une histoire chaque fois que j'allais chez elle. Un jour elle m'a dit :

— Tu sais, quand j'étais une petite fille comme toi, ma grand-mère me racontait les mêmes histoires que je te raconte maintenant.

J'ai souri sans rien dire. Quelle blague ! Ma grand-mère, une petite fille !

Me voilà grand-mère à mon tour et peut-être encore plus vieille qu'elle ne l'était quand elle m'avait dit ces mots. Je me revois petite fille et je souris à nouveau.

Je me souviens de l'histoire de "Onze". Je lui avais dit que je ne comprenais pas comment on pouvait appeler un nouveau-né "Onze".

— Maman est ton onzième enfant et tu l'as appelée Renée !

— C'était une fille, je ne pouvais pas l'appeler Onzette ! a-t-elle répondu. Et puis les parents de Onze avaient déjà dix enfants. Les noms propres ont une fin, tout a une fin.

La guerre civile libanaise a éclaté en 1975. Elle semblait ne pas avoir de fin. On a attendu onze ans, mais la guerre ne finissait toujours pas ! Ce n'est qu'en 1990,

après quinze ans passés dans le noir et les abris, que la guerre a pris fin.

C'est durant ces années de guerre que j'avais fondé, avec des amis, une troupe de théâtre itinérant que nous avons nommée Sandouq el-Ferjeh ou La Boîte à images, en hommage au théâtre populaire du même nom qui avait connu des heures glorieuses au Moyen-Orient avant l'apparition du cinéma. Acteurs et marionnettes, notre troupe s'est produite pendant vingt ans. Peu à peu, nous nous sommes adaptés à la situation de guerre en transformant nos contes en spectacles d'ombres. Nous avons ainsi pu jouer dans les régions où l'électricité était un luxe, dans les abris, les camps de réfugiés palestiniens, les villages isolés, et bien sûr, sur scène dans les villes.

Nos spectacles étaient essentiellement basés sur les contes de tradition orale. Je sillonnais le pays à leur recherche. Ce n'était pas chose facile. La narration était souvent confuse, la mémoire défaillante, les comptines incomplètes. Je devais stimuler le conteur ou la conteuse, susciter ses souvenirs d'enfance, amorcer une comptine, évoquer un nom comme "Onze" ou un titre de conte. Par ailleurs, la guerre rend les gens soupçonneux. Je devais donc être introduite, me faire accompagner par une personne connue des conteurs. Certains refusaient l'enregistrement. Je devais avant tout m'armer de patience.

Souvent, je passais des heures à écouter la conteuse – car c'était généralement une femme – raconter sa propre histoire, son vécu de la guerre, ses problèmes de santé, un souvenir ou même une recette de cuisine... jusqu'à ce que je puisse enfin m'aventurer à lui demander : Qui te racontait des histoires quand tu étais enfant ? Quelle est celle que tu aimais par-dessus tout ? Je devais

aussi me méfier des histoires lues, de celles vues à la télévision ou encore de celles qui étaient inventées. Avec l'expérience, je les repérais assez vite. Quand je trouvais enfin une "vraie" conteuse, je notais ou enregistrais le conte et me délectais à l'écouter avec ses digressions et ses inévitables commentaires.

Le plus souvent, je revenais l'écouter à nouveau. Peut-être m'autoriserait-elle cette fois à enregistrer sa voix, ou au moins à combler les vides entre des notes prises trop rapidement.

Si le conte pouvait convenir à notre prochain spectacle, j'allais à la recherche de ses différentes versions dans d'autres régions et auprès d'autres confessions. Mon but était de créer un beau spectacle. J'écoutais donc attentivement toutes les versions d'un même conte. Les différences relevaient davantage de détails que de la structure même des contes. Il était intéressant d'écouter la même histoire racontée par une personne du littoral ou de la montagne, d'un milieu urbain ou rural. Les différences entre les versions recueillies auprès de conteurs libanais ou originaires des pays limitrophes, Syrie et Palestine, étaient, elles, plutôt marginales.

Mon amie et traductrice Inea Bushnaq m'a demandé de relater un incident survenu lors d'une séance de collecte. Alors que j'étais en convalescence après une intervention chirurgicale au dos qui me forçait à m'asseoir droite sur une chaise, je me trouvais dans un village avec mon enregistreur. J'entrais dans la maison où j'étais attendue, une grande pièce unique pleine de femmes et d'enfants. Ils m'accueillirent chaleureusement et m'invitèrent à m'asseoir, mais il n'y avait pas de chaise. Quand

ils en amenèrent une, je m'assis confuse et embarrassée, alors que tous étaient assis à même le sol. Mes hôtes étaient pleins de gentillesse, interrompant la conteuse à maintes reprises pour offrir tour à tour raisins secs, noix, amandes, thé et café.

Mais l'enregistrement était confus et incompréhensible en raison des bruits de fond. Je dus revenir quelques semaines plus tard pour réécouter le conte, raconté par cette même conteuse. C'était le matin, en semaine. Les enfants étaient à l'école et il n'y avait que trois ou quatre femmes. Je me suis demandé si c'était bien le même conte. Les femmes ont eu un sourire complice quand, au fil du récit, la jarre a brisé le bec verseur du cruchon ; elles ont même franchement ri quand je leur ai demandé pourquoi. Je devinais les symboles sexuels : une jarre (féminin) qui brise le bec du mâle cruchon. Et cette phrase incompréhensible : "le bain végétal qui rend la virginité aux femmes", dite trop rapidement pour être comprise la fois précédente, était cette fois-ci bien articulée et ponctuée de commentaires.

J'ai donc poursuivi ma collecte autrement. Je revenais fréquemment écouter une nouvelle fois un même conte, prétextant une défaillance de l'enregistrement ou une rupture de courant. Ces deuxièmes fois, il n'y avait pas d'enfants dans l'auditoire. J'observais attentivement les nuances dans le choix des mots, les commentaires et l'attitude du conteur. C'était une révélation : certains contes sont racontés par des femmes pour des femmes uniquement. Dans ces contes, la femme a le beau rôle au détriment de l'homme, notamment du mari. Était-ce une revanche de la vie ? Dans une société où le mâle prédomine, la femme use de mille et une ruses pour s'affirmer.

Lorsque j'ai recueilli ces contes, à partir de 1978, la moyenne d'âge des conteurs était de soixante ans. Ils avaient pour consigne de raconter l'histoire telle qu'ils l'avaient entendue enfants. Ce sont donc des contes qui nous parlent de la société levantine d'il y a plus d'un siècle. Jusqu'au milieu du xx^e siècle, la structure sociale du Levant, ou Bilad el-Cham (Liban, Syrie, Jordanie et Palestine) privilégiait les hommes. Les femmes étaient confinées au foyer. Les hommes allaient au café écouter le *hakawati** conter ses épopées devant un auditoire strictement masculin. Une fois le ménage terminé et les enfants couchés, les femmes se retrouvaient entre elles, sans télévision, et se racontaient des histoires, histoires où les hommes sont dépendants des femmes, où elles sont plus intelligentes et plus futées qu'eux, où elles sont les véritables héroïnes, ne serait-ce que par leur patience face à l'oppression.

Ce schéma prédomine dans les contes qui se déroulent dans un milieu pauvre, alors que l'homme est un chef puissant lorsque le conte parle de rois et de riches marchands.

Chaque conte a sa particularité, mais le début et la fin prennent le plus souvent la forme de phrases rimées interchangeables. Les ouvertures, plus particulièrement, peuvent tenir en quelques lignes rimées, voire en quelques pages, sans lien direct avec la trame narrative. Cette *farsheh*, ou matelas, est là pour capter l'attention et annoncer que nous allons dans un ailleurs indéterminé. "Elle est là pour que le conte puisse s'endormir dessus", dit le conteur.

* Conteur d'épopées et de divers autres récits, qui racontait souvent dans un café ou un autre lieu public. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Sandouq el-Ferjeh a baissé le rideau au bout de vingt ans, mais la collecte des contes a continué, pour poursuivre ce travail de mémoire et pour le plaisir. Ces contes appartiennent au patrimoine de l'humanité. Les notions du bien et du mal, par exemple, n'y sont pas aussi catégoriques que dans les contes occidentaux ; les termes "fée" et "sorcière" n'ont pas d'équivalent en arabe : on parlera plutôt d'un magicien (ou d'une magicienne), d'un être bon ou mauvais. Le plus souvent, il s'agira d'une vieille femme ou d'un vieil homme, d'une ogresse ou d'un ogre, qu'on appellera "mon oncle l'ogre" ou "ma mère l'ogresse" et que le héros pourra rendre bons par ses bonnes manières et ses agissements.

Ces contes ont leurs particularités culturelles et je ne me sentais pas le droit de les confiner dans mes tiroirs. Je me devais de les partager. J'ai choisi cent contes parmi les plus populaires et je les ai publiés en arabe en 2014, tels que recueillis de la bouche des conteurs, qui les ont relatés comme ils les avaient écoutés, enfants, contés par leurs parents ou grands-parents.

Parmi ces cent contes publiés en arabe, Inea Bushnaq et moi en avons choisi trente qu'elle a traduits pour le recueil anglais, *Pearls on a Branch: Oral Tales*, paru en 2018*. Aujourd'hui, ces trente contes paraissent en français ; un grand merci à mon amie et écrivaine Georgia Makhlof. J'espère que leur lecture vous apportera autant de plaisir que j'en ai eu en les écoutant.

NAJLA JRAISSATY KHOURY

* Paru chez Archipelago Books, Brooklyn.

NOTE DE LA TRADUCTRICE

J'ai eu, il y a très longtemps, le projet de travailler sur les contes populaires du Liban, d'en recueillir, de les analyser, d'en faire le sujet d'un travail universitaire, sous la direction de Claude Brémond. Mais la guerre en a décidé autrement et ma vie a pris d'autres chemins. J'ai finalement choisi pour sujet la littérature jeunesse.

Mais il arrive que la vie vous offre une seconde chance. C'est rare et précieux. Cette seconde chance a été ma rencontre avec Najla Jraissaty Khoury, les échanges animés qui s'en sont suivis et ce projet de traduction qui en a résulté.

L'incroyable créativité des conteuses libanaises a été pour moi une source de plaisir, de fierté et de curiosité. Bien évidemment, traduire cette langue inventive, souple, malicieuse, souvent énigmatique, a posé de nombreux problèmes. Et suscité de nombreuses discussions, Najla étant particulièrement attachée à la valeur patrimoniale et anthropologique de cet ensemble, quand je cherchais moi-même le plaisir de la langue, le jeu des sonorités, la fluidité du texte.

“La traduction est toujours un art de la perte. Mais il faut savoir accepter de perdre quelque chose au profit d'une autre chose, qui va être un gain pour le texte. Pour

le texte d'arrivée, mais aussi pour le texte de départ*", nous dit Danièle Robert, traductrice émérite qui s'est récemment attelée au chef-d'œuvre de Dante, le *Purgatoire*** . J'ose espérer que le texte d'arrivée compense un peu ce qui a été perdu en route.

GEORGIA MAKHLOUF

* Sur France Culture le 25 décembre 2018.

** *Purgatoire. La Divine Comédie*, édition bilingue, Actes Sud, 2018.

UN LIT POUR UNE HISTOIRE

Pour commencer, il faut faire le lit de cette histoire.
Car comme on fait son lit, on se couche.

J'ai vu, de mes yeux vu,
Des alouettes munies d'un joug qui labouraient,
Un cochon qu'une fourmi sur son dos portait,
Un chameau qu'au fond d'un puits une fourmi écorchait,
Un âne qui en ville s'instruisait.
De ma vie je n'ai jamais menti, jamais !
Une puce, je l'ai bridée,
Sept mers elle a traversées
Sans se noyer !

Il y avait au cœur de Damas une vieille, une très vieille
femme,
Qui Hind et Sind* connaissait.
Et dans toutes ces vastes contrées,
Personne à sa cheville n'arrivait.
Ses cheveux étaient poivre et sel
Toujours elle gardait son peigne sur elle.

* Hind et Sind sont l'Inde et le Pakistan.

Elle alla trouver un homme qui tenait boutique.

— Mon ami, dis-moi, comment t'appelles-tu ?

— Taktakan, il répondit.

— As-tu du beurre ? As-tu du vin ? As-tu des flacons
de parfum ?

C'est pour une jeune fille qui rayonne,
Comme le soleil de midi.

À la lune même elle ordonne :

“Disparais, et que mon éclat,

Éclaire à son tour comme si j'étais toi !”

Ses cheveux sont des cordages
Ses sourcils, dessins de crayons
L'étoile du matin luit sur son front.
Ses yeux ? D'une gazelle.
Son nez ? Coque de pistache.
Ses lèvres ? De porcelaine.
Ses joues ? Pommes damascènes
Meilleures qu'un plat de baklava.
On dit qu'il n'y a pas de plus belle
À Istanbul ni à Haïfa.

Ainsi la vieille la décrit-elle

Au jeune homme tout ébahi :

— Grand-mère, dis-moi, je t'en prie,

Quoi faire pour parvenir à elle !

Je donnerai ma fortune et ma vie

Si je peux aborder la gazelle.

La vieille alors lui dit :

— Il te faudrait un turban de soie

Un châle en cachemire aussi, ma foi !

Dans ta poche, prends donc une bourse
Une fière monture pour ta course
Et va là où tu trouveras
Trois demeures d'apparat.
La première, richement meublée,
La seconde, peinte et décorée,
La troisième qui d'or est constellée.
Tu dois tirer la chevillette,
Et faire tomber la bobinette,
Alors la porte s'ouvrira.
Une jeune fille apparaîtra
Portant un plateau sur la tête.
"Fruits de Damas et amandes vertes"
Voilà ce que la jeune fille dira.

Le jeune homme lui répondit :

— Je t'en prie grand-mère, arrête !
Vraiment je n'en puis plus.
Elle tourne et tourne, ma tête
Et mon dos est tout fourbu.

Cet homme avait une boutique où l'on trouvait des tas de produits. Il mit tout en vente et amassa un pécule de mille et cent pièces d'or. Il se rendit alors chez un vendeur de tissu et lui dit :

— Hajj*, as-tu de la soie ?
— Bien entendu !

Le marchand déplia son rouleau, prit la mesure de son bras, enroula la soie, déplia, mesura et enroula encore,

* Terme employé pour désigner une personne qui a fait son pèlerinage à La Mecque.

jusqu'à draper autour de la tête de son client un magnifique turban digne d'un cheikh ou d'un maharadja !

Le jeune homme se rendit ensuite chez un homme qui avait un cheval.

— Hajj, me prêteras-tu ton cheval pour une heure ?

— Mais bien sûr, mon ami ! Tu es le bienvenu !

Prends-le donc !

Il prit le cheval qui avait un beau pedigree, le monta et se coiffa du turban. Puis il se rendit chez Hajj Hassan* et lui demanda :

— Hajj, mon ami, me prêteras-tu ton châle pour une heure ?

— Bien sûr, mon ami ! Tu es le bienvenu ! Prends-le donc !

C'était un châle en cachemire, comme on en portait depuis des temps anciens et dont on se servait comme d'un manteau. Le jeune homme s'en couvrit et se rendit au lieu que la vieille femme lui avait indiqué. Il y trouva trois demeures.

Il entra dans la première et la trouva richement meublée.

Il entra dans la deuxième et la trouva entièrement peinte et décorée.

Il entra dans la troisième et la trouva d'or constellée.

Il tira la chevillette, fit tomber la bobinette et la porte s'ouvrit sur une jeune fille portant sur la tête un plateau. Elle en vantait les fruits de Damas et les amandes vertes.

* Les conteurs émaillent souvent leurs récits de repères temporels et géographiques ou de noms de personnes réelles avec pour objectif d'ancrer la véracité des faits racontés. Par exemple, à cet endroit du récit est nommé un habitant du village connu de tous.

Lorsqu'elle le vit, elle lui offrit une tasse de café et lui dit :

— Taktakan, tu es le bienvenu !

Il prit la tasse, but le café et la reposa sur le plateau. C'est alors qu'elle lui dit :

— Où est la bourse des mille et cent pièces d'or ?

Il porta la main à sa poche et la retira.

— Pose-la sur le plateau ! dit-elle.

Ce qu'il fit.

— Reste assis, attends-moi là, jusqu'à ce que je revienne vers toi !

— À tes ordres, ma dame !

Elle prit la bourse et disparut.

Il resta assis et attendit. Une heure passa, puis une autre encore. Attendre est chose difficile. Il s'ennuyait. Il se leva pour déambuler dans la demeure. À travers une fenêtre, il aperçut un jardin, si étendu que ses yeux n'en voyaient pas le bout et qui contenait tout ce dont on peut rêver comme flore et fruits.

— Dieu que j'aimerais descendre me promener un peu dans ce jardin !

Il descendit et se promena. Chemin faisant, il remarqua un arbre à henné luxuriant, par la grâce de Dieu ! Il exhalait un parfum capiteux qui l'enchantait.

— Dieu que j'aimerais couper une fleur de henné et respirer son parfum !

Et il tendit le bras pour ce faire. L'arbuste l'interpella :

— Interdit de toucher ou je te briserai ! Ma maîtresse ne t'aime pas ni ne veut de toi !

— Bonté divine ! Tu parles donc !

— Je parle assurément !

Je suis la plante de henné qu'on dit fleur de paradis.

Ne sois donc pas étonné
Et je suis toute pardonnée
De t'avoir ainsi parlé.

Il laissa là l'arbuste et poursuivit sa route. Chemin faisant, il remarqua un pommier dont les fruits paraissaient doubles, comme si chaque pomme en portait deux, l'une verte et l'autre blanche, grâce en soit rendue à Dieu !

— Dieu que j'aimerais cueillir une de ces pommes qui sont deux en une !

Et il tendit le bras pour ce faire. Le pommier l'interpella :

— Interdit de toucher ou je te briserai ! Ma maîtresse ne t'aime pas ni ne veut de toi !

— Bonté divine ! Tu parles donc !

— Je parle assurément !

Je suis le pommier, porteur de doubles pommes.
Et crois-moi jeune homme
Qui tombe dans nos filets,
Va longtemps le regretter.

Il laissa là le pommier et poursuivit sa route. Chemin faisant, il vit un rosier de Tripoli en pleine floraison ; ses fleurs étaient flamboyantes, par la grâce de Dieu.

— Dieu que j'aimerais cueillir quelques bourgeons pour les mettre à ma boutonnière !

Et il tendit le bras pour ce faire. Le rosier l'interpella.

— Interdit de toucher ou je te briserai ! Ma maîtresse ne t'aime pas ni ne veut de toi !

— Bonté divine ! Tu parles donc !
— Je parle assurément !
Je suis la rose, je suis la reine des fleurs.
J'ai mes épines pour protection
Et mon royaume sous domination.
Je m'éclipse pour une année
Je reviens pour un été
Et c'est mon eau qui coule
De toute éternité.

Il laissa là le rosier et poursuivit sa route. Chemin faisant, il croisa un tapis de violettes, illuminées par la grâce de Dieu !

— Dieu que j'aimerais cueillir quelques bourgeons pour les mettre dans mes poches.

Il tendit le bras pour ce faire. Le tapis l'interpella.

— Interdit de toucher ou je te briserai ! Ma maîtresse ne t'aime pas ni ne veut de toi !

— Bonté divine ! Tu parles donc !

— Je parle assurément !

Je suis la violette, je règne sur les champs !
Ma tige est gracile mais mon parfum subtil !
Et toi, Taktakan, qui semble hésiter,
Et ton cœur balancer.

Dis-moi donc pourquoi

Tu es parvenu jusqu'à moi.

— Créature de Dieu, tu es gracile, certes, mais tu n'es pas fragile. Tu sembles même pleine de vigueur !

— Assurément ! Je suis la violette, teinte indigo.

Mais il arrive pourtant qu'on me cueille et qu'on me brise...

— Je ne le ferai plus, c'est promis et je renonce même
pour toi,
À cueillir n'importe quoi !

Il poursuivit sa route et partout où il portait son regard, il voyait des plantes, des fleurs et des fruits, de toutes les formes et de toutes les couleurs, mais il n'osait plus y toucher. Soudain, luisant comme un éclair, quelque chose apparut devant lui. Il s'avança et parvint à un palais. Quatre piliers d'or le soutenaient, des pierres précieuses le recouvraient, diamants, rubis, saphirs, sertis en motifs variés. C'était de toute beauté. Il était émerveillé.

Alors qu'il contemplait le palais, il vit une jeune fille s'avancer vers lui, qui ressemblait en tout point à celle que lui avait décrite la vieille, sauf qu'elle était plus belle encore !

Elle marchait et elle était comme enveloppée de roses et de jasmin ! Elle ouvrait la bouche et ses paroles étaient des pièces d'or ! Son chagrin devenait pluie, même en plein été. Son rire dissipait les nuages les plus sombres, même en plein hiver.

Le jeune homme était si charmé qu'il en perdit tous ses moyens et tomba à terre. Elle lui fit une pichenette :

— Lève-toi ! Redresse-toi ! Qui veut atteindre la lune doit marcher vers l'horizon.

Elle était en colère. Il se reprit et se releva.

— Taktakan ! Me laisserais-tu poser ma tête sur ton genou un moment, que je puisse dormir un peu ?

— Viens donc !

Elle posa sa tête sur son genou, le regarda langoureusement, se fit aussi douce qu'une gazelle. Il était en

proie à une grande émotion. Une larme glissa le long de sa joue et tomba sur celle de la jeune fille qui s'était endormie. Ce fut pour elle comme un tison brûlant.

— Est-ce une larme ou un charbon ardent ?

— Une larme, je te jure, une larme simplement.

— Et pourquoi pleures-tu maintenant ?

— Parce que j'aime mais n'arrive pas à mes fins !

— Que dis-tu ? Tu te plains ?

De ne pas parvenir à tes fins ?

Alors que je suis auprès de toi, enfin ?

Elle lui donna une tape sur la joue droite, elle lui donna une tape sur la joue gauche. Il était interloqué. Il était sonné. Il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Pour finir il se trouva, à sa boutique renvoyé, vendant et achetant comme par le passé.

Voilà le lit de l'histoire, nous lui avons fait sa couche.
Je vous la raconte afin qu'elle dorme comme une souche.